Document généré le 11 juil. 2025 21:19

Continuité

CONTINUITÉ

Révélations carougeoises

Richard Fiset, Yves Chrétien et Gilles Samson

Numéro 112, printemps 2007

L'archéologie : l'histoire échappée belle!

URI : https://id.erudit.org/iderudit/17488ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fiset, R., Chrétien, Y. & Samson, G. (2007). Révélations carougeoises. *Continuité*, (112), 26–28.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

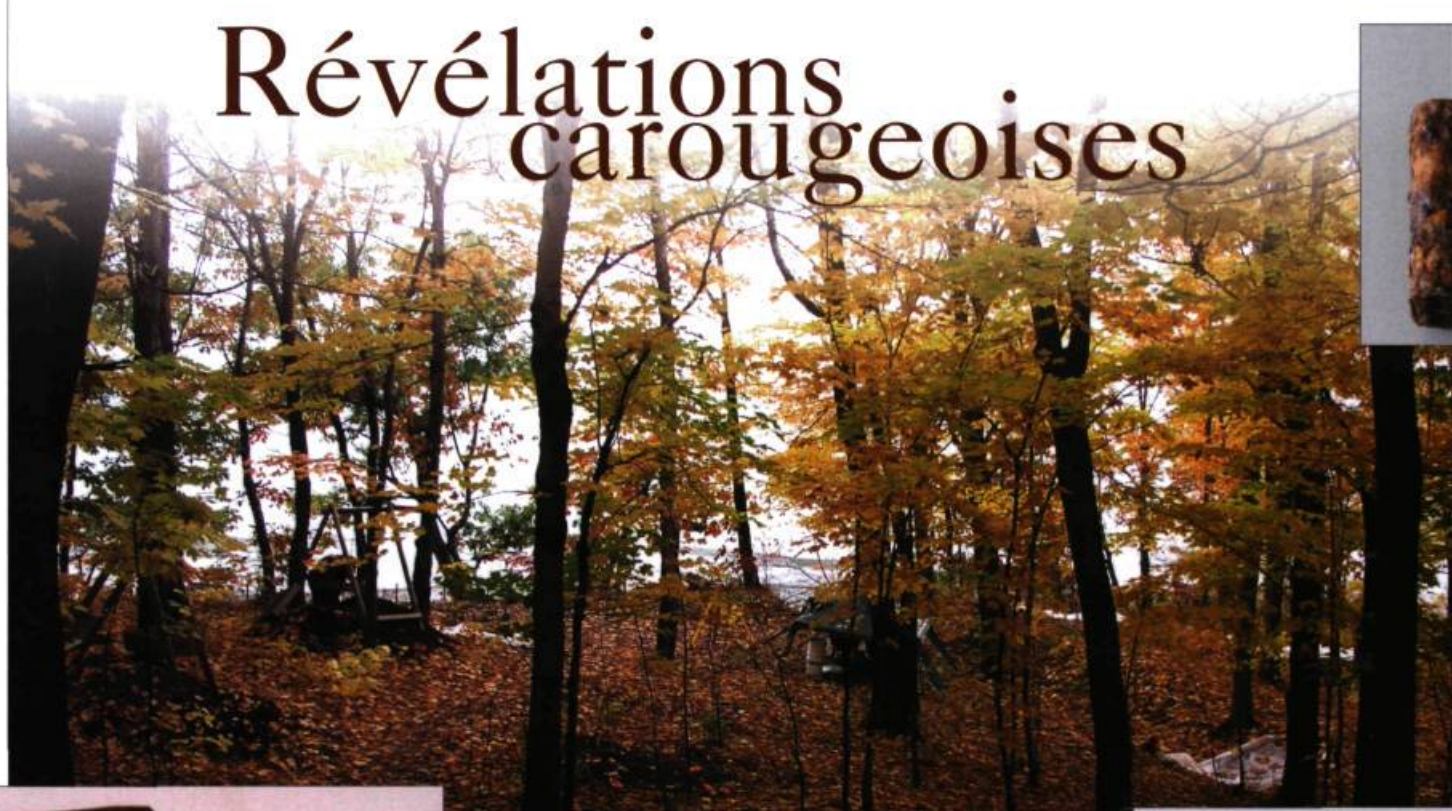
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Révélations carougeoises



Bien qu'on ignore l'emplacement exact de l'aire cultivée par les colons français, Jacques Cartier indique dans son journal qu'il « contemplait une vaste étendue boisée, légèrement inclinée vers le sud ».

Photo : Richard Fiset, Commission de la capitale nationale du Québec

Des fragments de creusets témoignent de la présence iroquoienne sur le site datant du XVIe siècle. À l'époque des voyages de Samuel de Champlain, les Amérindiens n'occupaient déjà plus la région.

Photo : Yves Chrétien, Commission de la capitale nationale du Québec

Un inventaire archéologique a mené à une découverte capitale sur le promontoire de Cap-Rouge, à la limite ouest de Québec. Les vestiges mis au jour pourraient bien être ceux du « fort d'en haut » de Jacques Cartier et du sieur de Roberval. Rien de moins que le plus vieux site de colonisation française.

par Richard Fiset, Yves Chrétien et Gilles Samson

La trouvaille faite sur le promontoire de Cap-Rouge le 21 octobre 2005 a surpris tout le monde. Des fouilles avaient alors lieu sous la houlette de la Commission de la capitale nationale du Québec. Elles faisaient suite à la présentation d'un plan de développement pour le Parc Cartier-Roberval par la Société historique de Cap-Rouge et le

Hache retrouvée au niveau d'une stratification de terre datée de 1440-1530 lors des fouilles du site de Cap-Rouge à l'été 2006.

Photo : Yves Chrétien, Commission de la capitale nationale du Québec

Tesson de faïence Isatorio du XVIe siècle déclencheur d'une investigation archéologique plus poussée du site Cartier-Roberval.

Photo : Michel Élie, Centre de conservation du Québec

député Sam Hamad. En tant que responsable du projet de la Promenade Samuel-De Champlain, qui passera en contrebas, la Commission s'était engagée à installer un belvédère sur la falaise à proximité du parc. Elle avait jugé pertinent d'effectuer, au préalable, un inventaire archéologique dans le but de sauvegarder le patrimoine archéologique.

Cette intervention s'avérait au moins la sixième des 50 dernières années. Chacune avait souligné la probabilité que des vestiges des établissements de Jacques Cartier et de Jean-François de la Rocque, sieur de Roberval, se trouvent sur le site, sans toutefois rien mettre au jour.

L'inventaire s'est déroulé sur le haut plateau (40 m d'altitude) à la pointe du cap Rouge, du côté sud de la voie ferrée. Les sondages systématiques ont permis de découvrir des éléments européens du XVIe siècle, en relation directe avec des vestiges iroquoiens de la période de contact entre les Européens et les autochtones. À certains endroits, on a trouvé des artéfacts datant du XIXe siècle, attribués à la période d'occupation par la famille Atkinson et ses successeurs James-Bell Forsyth, Michael Stevenson et la compagnie Cap Rouge Pier and Wharf Company.

La découverte la plus remarquable est bien entendu celle de composantes probables du « fort d'en haut » de Jacques Cartier (1541-1542) et de Jean-François de la Rocque (1542-1543). L'abondance de charbon de bois et d'argile cuite ayant servi dans la construction ne laisse aucun doute quant à la présence d'éléments architecturaux.

Le ministère de la Culture et des Communications a appuyé l'authentification de la découverte. Il a aussi offert un encadrement et des ressources dans le cadre du projet d'inventaire et de fouilles réalisé de la mi-juillet à la mi-novembre 2006. Un comité scientifique a été créé en vue d'assurer le déroulement optimal de la recherche de terrain et de l'analyse.

Ce qu'on savait déjà

L'emplacement exact de ce fort n'avait pas été établi. Les archéologues avaient peu de documents pour étayer leurs recherches parce que certains documents cartographiques, telle la « carte marine » de Cartier, avaient disparu. En somme, leurs guides se sont avérés être surtout des éléments de tradition orale, des témoignages de pêcheurs et d'espions espagnols. Parmi leurs rares alliés, les cartes du milieu du XVIe siècle, sur lesquelles les lieux sont identifiés avec les toponymes de l'époque : Canada, île d'Orléans, rivière Sainte-Croix (la Saint-Charles), Stadaconé, Hochelaga, Charlesbourg-Royal (nom donné au site de Cap-Rouge par Cartier) et France-Roy (nom donné au même site par Roberval l'année suivante). Les récits officiels des expéditions de Cartier et de Roberval, publiés au début du XVIIe siècle, représentent aussi de précieuses sources d'information, même s'ils s'avèrent assez laconiques.

Depuis le milieu du XXe siècle, les archéologues ont scruté chacun des indices, axant finalement leurs efforts sur un espace d'environ 60 000 mètres carrés dans le secteur du pont ferroviaire du CN.

Dans son récit, Cartier précise qu'il a choisi une petite rivière à environ quatre lieues (12,8 km) en amont de la rivière Sainte-Croix. Son embouchure au sud a permis d'identifier facilement la rivière du Cap Rouge, d'autant plus que sa « sinuosité de serpent », sa faible largeur de 50 pas et son chenal d'entrée d'environ 30 cm à marée basse concordent.

Cartier parle aussi d'une haute et abrupte falaise située du côté est de l'embouchure de la rivière, ce qui correspond au promontoire du cap Rouge. Tout en haut, dit-il, un fort a été construit dans le but de protéger les navires en rade dans la rivière, le fort en contrebas et tout ce qui pouvait circuler sur le grand fleuve et la petite rivière.

Cartier mentionne que, de là, il contemplait une vaste étendue boisée, légèrement inclinée vers le sud et apte à être cultivée. C'est là qu'il avait chargé 20 hommes de défricher une acre et demie (7660 mètres carrés) en une seule journée afin d'y faire ses semailles. Il y avait aussi une fontaine très près du fort, où se trouvait une source de « pierres à diamants ». On ignore pour l'instant l'emplacement de l'aire cultivée, de la fontaine et du lieu d'inhumation des 85 colons français qui ont péri entre 1541 et 1543.

Quelques semaines plus tard, en juillet 1541, Roberval, lui aussi à quatre lieues en amont de l'île d'Orléans, a désigné un endroit montagneux propice à une fortification qui commanderait le fleuve et assurerait une position de force contre toute invasion ennemie. L'interprétation situe les deux « forts d'en haut » au même endroit, mais avec des concepts d'implantation divergents. France-Roy comporterait une vocation militaire particulièrement forte du côté fleuve.

Autopsie d'une découverte

L'intervention archéologique de l'été 2006 devait valider et établir plus formellement la séquence d'occupation des lieux grâce à une fouille manuelle minutieuse. Heureusement, le site est bien conservé. Les sondages les plus probants se sont concentrés sur la pointe du promontoire. C'est là qu'on a découvert une séquence stratigraphique qui sert maintenant de référence dans l'identification des

Cette carte du XVIe siècle présente quatre ensembles architecturaux évoquant la colonisation ou la mainmise française sur le territoire découvert par Jacques Cartier et le sieur de Roberval. Il s'agit d'un des rares documents cartographiques permettant d'aiguiller les récentes fouilles de la pointe du Cap-Rouge.

Source : *Cosmographie universelle* de Guillaume Le Testu (1556)

Regroupement de fragments de faïence, de bol en bois et de verre trouvés lors des fouilles archéologiques du site Cartier-Roberval.

Photo : Yves Chrétien et Richard Fiset, Commission de la capitale nationale du Québec

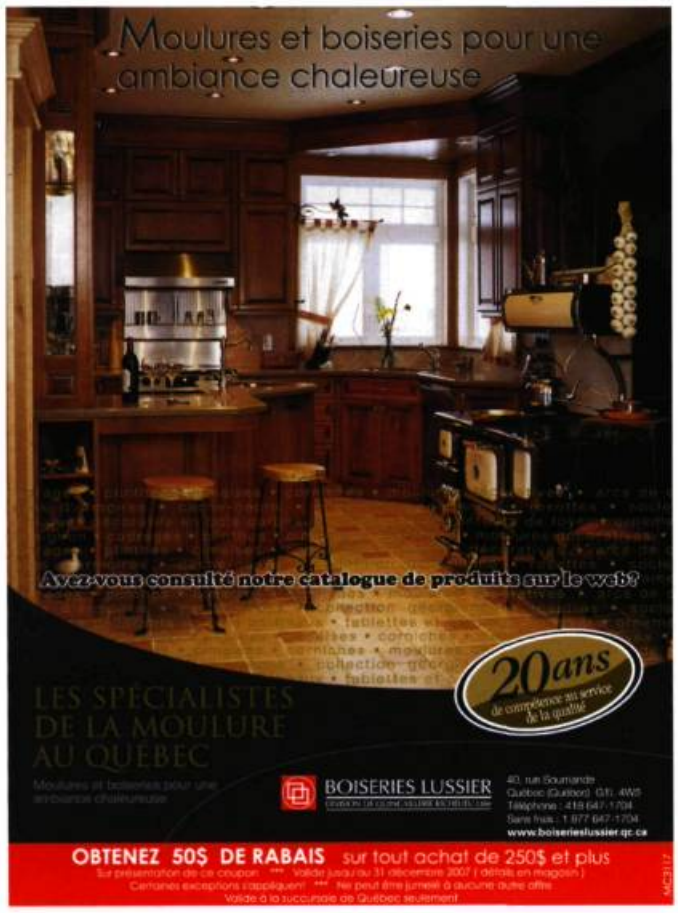
sols anciens associés au XVIe siècle. À cet endroit se trouve un niveau d'argile sur lequel s'est déposé un niveau d'incendie contenant une grande quantité de charbon de bois avec de nombreux fragments d'argile cuite. Ailleurs, ces caractéristiques sont plus rares. Ce secteur aurait donc été occupé plus intensivement.

Les éléments matériels qui appartiennent aux niveaux les plus anciens correspondent à ce qu'on peut attendre d'une culture matérielle du XVIe siècle. Ils diffèrent des collections liées aux sites archéologiques québécois de la période historique postérieure à l'arrivée de Samuel de Champlain, en 1608. Bien qu'une grande partie du matériel découvert ait été altérée par le feu, certaines pièces présentent des correspondances de forme et de matériau avec des céramiques employées depuis le Moyen Âge en Europe. Des fragments de faïence s'apparentent notamment à des productions italiennes ou espagnoles du XVIe siècle.

Des objets en verre restent à identifier. De nombreux petits objets métalliques – une bague sertie d'une pierre taillée, une petite clé, une cuillère, une hache, etc. – sont en attente de restauration.

Quant à la présence amérindienne, elle se révèle dans les tessons de céramique attribués aux Iroquoiens du Saint-Laurent et découverts dans le niveau archéologique incendié, ce qui permet de dater l'occupation au plus tard à la fin du XVIe siècle. Les Amérindiens n'occupaient plus la région à l'arrivée de Champlain.

Bien que dégagé partiellement, le seul élément structural mis au jour jusqu'à présent semble être le vestige d'une grosse pièce de bois trouvée près de la falaise. D'après la quantité de charbon de bois et les nombreux fragments d'argile cuite découverts, il est plus que probable que les bâtiments aient été construits avec du bois et de l'argile. L'étude des clous pourrait permettre de déterminer le type de pièces de bois reliées ensemble.

Après l'intervention de l'été 2006, l'inventaire de l'automne visait une meilleure connaissance archéologique du site. L'un des objectifs était de déterminer les limites du site et de repérer des éléments défensifs, tout en prenant en compte les éléments informatifs pertinents en vue de la campagne de recherche de 2007. Ces résultats sont encore à l'étude, mais on peut déjà avancer que le site réserve encore bien des découvertes.

Richard Fiset et Yves Chrétien sont archéologues à la Commission de la capitale nationale du Québec et Gilles Samson est archéologue à la Commission de la capitale nationale du Québec et au ministère de la Culture et des Communications.